

CHRONIQUE MUSICALE.—ALBONI ET PAUL JULIEN.

Notre Grand-Théâtre a rencontré, ce mois-ci, une rare bonne fortune. Mademoiselle Alboni nous est revenue, précédée d'une renommée immense, accrue encore depuis deux ans, et, chose inouïe, on peut dire d'elle sans exagération que son talent dépasse cette renommée ; nous lui devons du reste de doubles actions de grâces. A son premier voyage, elle nous avait donné les prémices de ses débuts dans le grand opéra ; à son second, elle s'est essayée pour nous, et, pour la première fois, nous le croyons du moins, dans l'opéra comique.

Il serait fastidieux de revenir, après tant de plumes compétentes et exercées, analyser de nouveau ce merveilleux talent. Nous pourrions, tout comme un autre, et sans savoir le premier mot de musique, déclarer que sa voix parcourt deux octaves et demie, depuis le *fa* de la clé de basse jusqu'à l'*ut* aigu des *Soprani* ; et, comme il ne faut jamais être pédant à demi, nous pourrions ajouter en outre, sur la foi d'autrui bien entendu, que les notes *sol la si do* qui servent de transition entre la voix de tête et celle de poitrine sont un peu sourdes et un peu faibles chez Mademoiselle Alboni. Mais qu'est-ce que cela prouve, comme disait le mathématicien entêté ? Une seule chose reste certaine, c'est que Mademoiselle Alboni est une cantatrice de premier ordre, mais une cantatrice de concert. Si jamais l'expression de timbre d'or a été vraie, appliquée à une voix humaine, c'est à la sienne. Il n'existe certainement pas en Europe, à l'heure qu'il est, une voix qui lui soit comparable en pureté, en rondeur et en étendue ; c'est un miracle de limpidité et de fraîcheur. On serait même quelquefois sur le point de lui reprocher ces qualités ; l'émission de sa voix, en effet, est tellement exempte d'efforts, de travail apparent, d'intentions visibles, que l'oreille, à la longue, en est secrètement impatientée, tant l'idée d'art est inséparable de l'idée de peine et de travail. Le travail ! l'effort ! c'est par eux que se trahit la vie, ce qui nous émeut, ce qui nous passionne, ce qui nous attire, comme la flamme attire la flamme. Il est dans notre nature de chercher la vie, parce que la vie d'autrui alimente et augmente la nôtre.

L'impression que fait éprouver ce chant si constamment et si naturellement suave est analogue à celle qui résulte de la lecture de vers trop faciles, ou plutôt on croirait entendre un instrument magique que fait résonner un souffle inanimé et non vivant. Or, telle perfection et tel charme qu'on puisse prêter à un hautbois, à une flûte, à un tuyau d'orgue organisé, tout cela sera loin néanmoins d'émouvoir comme la voie humaine. Celle-ci émeut en proportion de la dose d'âme et de vie qu'elle contient.

Il y a des vocalises, des trilles, des jaillissements de notes qui font naître subitement dans l'esprit de tout le monde des métaphores qui se lient à des souvenirs de flamme et de lumière, comme celles-ci : Fusées de notes,